

qu'il se trouvait visiblement dans un état d'équilibre instable.

—Çà, lui dit un ami, il me semble que vous titubez.

—Parbleu ! ce n'est pas étonnant ; retenez bien ceci : Quand on abuse du liquide, on ne reste pas longtemps solide.

Profonde, cette pensée de Galuchard !

S. DULARY.

## A BENJAMINE

Erreur, ma toute belle, je vous reconnais parfaitement, et je vous tutoierais même, si je ne voulais donner à cette correspondance un cachet très sérieux. Comme preuve à l'appui de ce que j'avance, et pour justifier mon appellation ; voici votre portrait : Vous êtes une beauté blonde, avec des cheveux qui ondulent comme le ferait un fleuve sous l'influence d'une bise légère, pour parler poétiquement. Vos yeux bleus, artistement faits, ont une grande variété d'expressions... d'intelligence, etc. Le nez d'un aigle parfait, la bouche bien taillée avec deux lèvres fort expressives... Il y a un tout petit défaut dans votre menton... Est ce bien ça ?

Vous parlez de l'inconstance des hommes, et vous ne vous en plaignez pas. Bravo ! On constate ces sortes de chose et voilà tout !

Les hommes, voyez-vous, sont en général—il y a de nobles exceptions—plus avides que sincères. Leur avidité, leur fantaisie satisfaite, l'amour s'envole. Voici ce qui se passe : On est plein de sentiments délicats ; on préfère les plus grands supplices à celui de vivre loin de l'objet aimé ; la mort plutôt que de lui être infidèle. Vienne une petite contrariété, le moindre coup de vent ; tout ce bel édifice de roc inébranlable croule avec un fracas indescriptible. Et le lâche n'aura pas même le respect de ces ruines. Il se fera ironique, deviendra sarcastique, pour n'en être pas à avouer sa culpabilité. Ah ! si le courage, ce sentiment duquel découlent tant d'autres grands sentiments, se vendait au boisseau, les femmes en feraient un commerce considérable, si elles se mettaient en frais d'en servir aux hommes qui n'en ont pas.

La femme, elle, pleure sur ces ruines où son cœur est enseveli meurtri, brisé. Pleurera-t-elle celui qui a opéré ce désastre ? Jamais. L'amour et ses lois sont choses sacrées. Si un homme est assez infâme puisqu'il déserte ses autels, on le fusille sans pitié. Et il emporte pour tout regret, en mourant dans notre estime, notre mépris, notre dédain.

—A-t-on cessé de jouir de la supériorité de son ami, on a cessé de l'aimer. Cette pensée de madame Swetchine ne confirme-t-elle pas ce que je viens de rendre si imparfaitement ?

Je me prends à envier nos maîtres, les grands écrivains français. Je voudrais qu'ils me passassent leur capacité, quand l'occasion se présente pour moi de parler du cœur... et de ceux qui en font bon marché. C'est devenu plus qu'une habitude, c'est la mode de nos jours de traiter les choses les plus sérieuses, les plus dignes de notre respect, avec la légèreté d'un habitant de Charenton. De fait, la bêtise humaine va s'agrandissant, et les hommes d'esprit et de cœur se font de plus en plus rares. N'importe, la rareté du fait le rend doublement précieux.

Et voilà, Benjamine, ce que votre article a provoqué. Et cette sortie eut été trois fois plus violente, si je m'étais laissée aller à mon emportement lorsqu'il s'agit de défendre une sainte cause.

Bien amicalement,

*Marie Laure*

Croire fermement, prier humblement, agir vaillamment, voilà toute la théorie du chrétien.

## CAMILLE FLAMMARION

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

LAMARTINE.

Le 16 août 1889, alors que j'étais à Paris, j'allai frapper au numéro 40, avenue de l'observatoire, où je pensais rencontrer le plus érudit astronome et l'un des plus éminents écrivains de notre siècle : j'ai nommé M. Camille Flammarion.

Sur la nouvelle qu'il était à son observatoire de Juvisy-sur-Orge, je me décidai bien volontiers de l'aller voir à cette dernière place, car c'est faire une délicieuse promenade que d'aller à Juvisy, fort jolie petite campagne située sur la pente d'une colline à quelques lieues de la capitale.

Muni d'une lettre d'introduction qui me fut généreusement offerte à mon départ de Montréal par un membre de la Société astronomique de France, je fus accueilli de la plus gracieuse manière auprès de M. Flammarion.

Ce grand maître est d'une taille moyenne et porte une ample et belle chevelure. Son extérieur est grave, mais reflétant plutôt la douceur que la sévérité ; son sourire est gracieux, sa politesse extrême et toujours de bon goût. Il a su rester simple au milieu des grandeurs, et malgré l'enthousiasme le plus extraordinaire qu'un auteur ait peut-être jamais inspiré dans le monde astronomique.

Dans la conversation, il ne se perd pas en périphrases inutiles : il va droit au fait et au but ; en peu de mots, c'est un homme à l'esprit charmant, mais paraissant toujours dominé par une idée fixe.

Les quelques heures que je séjournai à Juvisy me permirent de connaître madame Flammarion, déjà connue par son *Histoire très vraie de trois enfants courageux*, dont le critique Ginisty fait les plus grands éloges. Par ses fines réparties, madame Flammarion sait mettre en lumière les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, qualités que nos dames canadiennes ne nous laissent heureusement pas ignorer. L'adage latin se confirme dans : *Caelum non animum mutant qui transmare curunt*.

Comme sympathique souvenir de ma visite à Juvisy, M. Flammarion me fit don d'un de ses plus remarquables ouvrages : *Dans le Ciel et sur la Terre*, en y joignant sa photographie. L'on ne pouvait être plus aimable.

L'observatoire de Juvisy a été donné à M. Flammarion par un lecteur enthousiaste de ses œuvres, M. E. Méret, de Bordeaux. C'est dans le salon actuel, le 30 mars 1814 au matin, que Napoléon reçut la nouvelle de la capitulation de Paris et la chute de l'Empire. Ainsi que le rapporte la *Revue d'Astronomie populaire* (1887), c'est là qu'il prépara avec son état major son dernier état de défense, et c'est de là qu'il partit pour les derniers adieux de Fontainebleau. Une petite statuette donnée par l'Empereur rappelle ce souvenir. — Dernier détail : le 29 juillet 1887, S. M. Don Pedro II, empereur de Brésil, a visité l'observatoire de Juvisy, où l'on n'oubliera pas "sa paternelle bonté, sa cordiale simplicité, jointes à une exquise connaissance des hommes et des choses".

GEORGES-AVILA MARSAN.

Note de la rédaction.—Dans un prochain numéro, nous publierons le portrait et la biographie de M. C. Flammarion.

## AU GRAND DÉSERT

LÉGENDES SAHARIENNES

La *Nouvelle Revue* publie, dans son dernier numéro, trois légendes sahariennes recueillies au grand désert et au cours de la première mission Flatters, par M. Lucien Rabourdin. L'une d'elles dit l'effroi de l'homme en présence de l'infinie solitude et surtout de l'infini silence du désert, et il est difficile d'en donner une plus saisissante expression. Nous la citons sans la détacher de son cadre.

Le sultan de Touggourt a promis sa fille à celui des prétendants à qui serait arrivée la plus belle aventure dans le désert et qui aurait montré le

plus de courage. Un chanteur raconte simplement comment, perdu, seul et sans eau, il n'a pas été anéanti par le silence des espaces infinis. Et malgré les merveilleux récits de ses rivaux, c'est lui qui mérite la main de Damia.

— Les heures succèdent aux heures ; j'allais, j'allais toujours, comme en un rêve, descendant des dunes dans les vallées, puis remontant dans les dunes pour redescendre encore, et j'avais fier de ma faiblesse et de ma force, ferme dans mon courage, défiant le sable, défiant le soleil, défiant la soif et reniant jusqu'à la mort même !

— Le soleil s'incline sur la terre, c'est le couchant aux fulgurantes lueurs. Me voici dans l'immensité d'une plaine qui se déroule aride et rosée au crépuscule du soir. Sous les vastes horizons, c'est l'infinie solitude dans l'infini silence.

— Je m'arrête, le cœur frappé. Rien n'atténue la solitude : pas un insecte, pas une feuille, pas un nuage, pas une brise. Nul mouvement au ciel et sur la terre dans l'immobilité géante de l'espace. Un silence absolu plane, effrayant ; c'est le vide avec ses vertiges, ses nausées, c'est l'asphyxie agonisante.

— Dans l'énorme silence, j'entends sonner mes artères à chocs vibrants et pressés : c'est la chanson de ma vie qui trouble le néant, c'est le travail de ma chair qui blasphème l'Incréé, et voici que la peur, l'abjecte et hideuse peur, me mord les flancs.

— Mon sang bat plus vite ; son rythme métallique m'assourdit, me trouble, m'égare. Je sens la mort qui vient, la lâche mort par la peur. Mais je suis accablé sous le monstrueux silence où palpète l'Innommé. Et je ne puis m'enfuir : je tomberais foudroyé par le seul bruit de mes pas.

— Voici la vie qui m'échappe. Du fond de mon cœur j'implore Dieu en lui disant : "Seigneur ! secours moi dans ma détresse. Envoie l'oiseau, le vent ou la foudre rompre le mortel silence, sinon je succombe à l'effroi du néant."

— Et soudain s'élève dans l'air un bruit insaisissable. J'écoute, anxieux. Le bruit grandit, c'est comme un chant qui monte ; il grandit, il s'approche. O toute puissance de Dieu ! c'est une mouche, une toute petite, toute vulgaire mouche noire qui vole, et ses frêles ailes emplissent de leur bourdonnement et de leur vie l'immense solitude.

— Mais elle s'approche ; elle se pose sur mon bras. Palpitant d'angoisse et retenant mon souffle, je lève lentement, lentement ma main sur elle, et la voici prisonnière. Ma petite captive bourdonne entre mes doigts. Le bruit de sa vie a vaincu le silence et la solitude ; je ne suis plus seul, je suis sauvé !

— Je reprends mon voyage, soutenu par les bruissements de ce fragile insecte, et, le lendemain, je tombais dans un campement de bergers avec lesquels je restais jusqu'au passage d'une caravane rentrant à Wargla.

— Voici, s'écria le sultan, la plus magnifique histoire que l'on puisse entendre ! Qu'en disent les anciens ?

— Seigneur, répondit l'un d'eux, nous savions que l'on pouvait mourir par la peur de l'affreux silence du désert, mais cette aventure nous paraît la plus belle de toutes comme ce chanteur est le plus courageux des hommes.

Alors Damia descendit vers le chanteur en disant :

— Ton histoire enseigne que l'homme n'est pas fait pour la solitude : voici ma main.

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle ; elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices.

Petites babioles :

La couturière admire les files de peloton, emploie les pelotons de fil et trouve souvent l'écheveau léger.

Brennus, sur un coteau voisin, regardait ses soldats brûler Rome ; rien ne saurait peindre la satisfaction qu'il avait de voir de là Rome attisée ! !

Depuis une heure j'attends ma voisine, elle ne vient pas, et je me demande, la mort dans l'âme, où tarde ma voisine ! ! et la moutarde commence à me monter au nez.